VERHULST, Adriaan, MORIMOTO, Yoshiki, *Économie rurale et économie urbaine au Moyen Age - Landwirtschaft und Stadtwirtschaft im Mittelalter*

Joseph Morsel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1501>

DOI : 10.4000/ifha.1501

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Joseph Morsel, « VERHULST, Adriaan, MORIMOTO, Yoshiki, *Économie rurale et économie urbaine au Moyen Age - Landwirtschaft und Stadtwirtschaft im Mittelalter* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 1997, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1501> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1501>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

VERHULST, Adriaan, MORIMOTO, Yoshiki, *Économie rurale et économie urbaine au Moyen Age - Landwirtschaft und Stadtwirtschaft im Mittelalter*

Joseph Morsel

- 1 Alors qu'en France, l'histoire agraire a connu une nette éclipse pendant une vingtaine d'années et commence seulement à se réactiver, elle s'est mieux maintenue outre-Rhin (quoique des signes d'érosion y soient également perceptibles) - sans doute parce que la forte décentralisation de la recherche historique la préserve de ces changements de caps et effets de mode qui touchent plus vigoureusement un milieu plus fortement intégré, comme l'est le milieu des historiens français (il n'est que de comparer le recrutement de la SHMES et du Mediävistenverband!), disposant de moins de revues et pour lequel les actes de colloques représentent un lieu majeur de publication (avec ce que cela induit d'assignation d'un objet commun, certes occasionnelle mais sans doute non sans conséquences sur les orientations globales ultérieures).
- 2 L'ouvrage de Fr.-W. HENNING est une synthèse sur l'histoire agraire de l'espace germanique (principalement l'Allemagne) de l'époque carolingienne à la fin du XVe s. Il subdivise la période en trois phases: celle du grand domaine (800-1150), celle de l'expansion (intérieure ou extérieure) des surfaces cultivées (1150-1350), enfin celle des mortalités et de la crise agraire (1350-1470/1500). Rien de très neuf, on le voit, de ce point de vue. L'originalité majeure de cet ouvrage, par rapport à beaucoup de synthèses d'histoire agraire, tient dans le choix d'un fil directeur explicatif qui est celui de la division du travail: le passage d'une phase à une autre correspond à celui d'un mode de division des tâches à un autre. Ce choix d'une explication dynamique n'est cependant pas systématiquement mené, mais il faut reconnaître que les travaux historiques sur lesquels se base l'ouvrage ne permettent pas toujours de configurer leurs résultats. On peut en outre se demander s'il est raisonnable de vouloir tenter une telle synthèse à un niveau »national« beaucoup trop grand à l'échelle de l'organisation agraire médiévale

(sauf à en reconnaître la variété), mais beaucoup trop petit à l'échelle de l'Occident féodal. Une bibliographie mise à jour et deux index (matières et noms) complètent ce manuel.

- 3 Faisant suite à une précédente rencontre consacrée en 1987 aux structures agraires du haut Moyen Age allemand, un colloque a été organisé en 1992 par W. RÖSENER sur la seigneurie du Moyen Age central (Hochmittelalter), cette fois dans un espace plus large, l'Empire et ses marges slaves ou françaises. Le problème central était bien sûr celui du passage du régime domanial au régime seigneurial et ses conséquences sur les ruraux et les seigneurs (laïcs ou ecclésiastiques). La transformation du régime de la villa est mieux connue en Europe occidentale - où elle apparaît tout autrement que comme une évolution linéaire (A. VERHULST) - qu'outre-Rhin. Le problème de l'évolution comparée des domaines laïques et des ecclésiastiques est des plus épineux, puisque l'essentiel de nos sources sont issues des seconds. L'examen des domaines royaux aux Xe-XIIIe s. (Th. ZOTZ) montre toutefois que la différence entre les deux catégories réside moins dans leur évolution respective que dans leur structure »fiscale« les domaines royaux étant organisés en sorte de pouvoir accueillir à tout moment et en toutes conditions un roi fortement itinérant. Par ailleurs, l'examen des quelques sources disponibles pour l'aristocratie (notamment le Codex Falkensteinensis, fin XIe s.) signale également l'aspect résiduel de l'organisation en villae et le passage à un système de tenures dominant, organisé dans le cadre d'offices polarisés sur des châteaux (W.R.). La qualité (relative, et en partie déterminée par la grande irrégularité des éditions de sources, notamment des censiers, comme le souligne E. BÜNZ) des archives ecclésiastiques de la Haute-Allemagne permet à D. HÄGERMANN de montrer qu'au XIe s., le monastère franconien de Kitzingen n'a encore connu aucun changement fondamental par rapport aux temps carolingiens, mais à W. STÖRMER que la dissolution de l'ancien système (et l'apparition d'exploitations plus petites, nommées chacune feodum) est largement avancée, en Bavière et en Franconie, au XIIIe s.; toujours en Franconie, D. RÖDEL montre en outre que la création de nouveaux espaces culturels par le défrichement, principalement au XIIe s., s'effectue fondamentalement sous une forme seigneuriale, et non pas domaniale. Le processus de dissolution des domaines remonterait donc dans cette région plutôt au XIIe s. Dans les régions plus anciennement concernées, comme le royaume de France, les cisterciens vont alors à contre-courant, puisque ces moines réformateurs, donc »réactionnaires«, procèdent à la constitution de vastes domaines exploités en régie directe et poussent à la dissolution des villages voisins, comme s'il s'agissait de revenir au système de la villa antérieur (D. LOHRMANN, pour les embouchures de la Loire et de l'Escaut). Ce choix domanial ne peut s'expliquer par le contexte du défrichement, comme le montre le cas franconien, mais également celui des terres colonisées à l'Est, en Brandebourg (L. ENDERS: la colonisation se fait sous forme seigneuriale et villageoise), en Poméranie (J. M. PISKORSKI: forme seigneuriale également, sans que des différences véritablement notables soient observables entre villageois allemands et slaves), en Bohême (J. CECHURA: forme seigneuriale, très peu de régie directe); toutefois, si l'on considère l'ensemble des marches orientales de l'Empire, on ne peut qu'être frappé par l'extraordinaire variété des solutions choisies, qui découle à la fois du substrat humain (slave), des objectifs très divers de promoteurs eux-mêmes très variés, de la date et de l'arrière-plan politique (E. GRINGMUTH-DALLMER). La formation des communautés villageoises comme corollaire du passage du système domanial au système seigneurial est envisagée globalement par K.H. SPIEß, qui souligne toutefois les écarts temporels qui peuvent exister entre des régions

anciennement développées (moyenne vallée du Rhin: au plus tard vers 1150) et des régions moins prospères (la Suisse orientale p. ex.: au XIII^e s.). Là où des communautés s'étaient déjà antérieurement développées, par exemple en Frise, leur existence ne vaut évidemment pas comme signe de l'évolution agraire ici envisagée; leur mobilisation dans le cadre de ce que les historiens désignent comme des «révoltes paysannes» manifeste en revanche la pression seigneuriale à laquelle on tente de les soumettre - et témoigne donc implicitement de la généralisation du modèle seigneurial (H. SCHMIDT).

- 4 Autre ouvrage collectif: celui issu d'un cycle de conférences organisé par A. VERHULST et Y. MORIMOTO en 1991-1992, et dont deux des trois parties portent sur l'histoire agraire, la dernière traitant des rapports villes/campagnes. Quatre contributions sont en français (F), cinq en allemand (A). La première (F) compare, en guise d'introduction, les historiographies japonaise et européenne portant sur les rapports villes/campagnes, où il apparaît que les médiévistes japonais ont rapidement assimilé les recherches occidentales en la matière, mais remettent aujourd'hui en cause une dichotomie trop marquée entre villes et campagnes: un appel discret aux médiévistes européens pour qu'ils se mettent désormais à l'écoute de leur collègues d'Extrême-Orient. Le même auteur (Y.M.) livre ensuite un précieux bilan historiographique sur le grand domaine carolingien et la vie rurale au haut Moyen Age (F), assorti d'une bibliographie de quelques 170 titres parus à ce sujet entre 1987 et 1992. Historiographie encore: A.V. présente les recherches (jusqu'en 1992) autour de la mutation de l'an mille en France, en particulier fouettées par le Lournand de Guy BOIS (A). Viennent ensuite trois contributions sur les régimes agraires. Deux portent sur l'assolement triennal: Y.M. en envisage la diffusion à l'époque carolingienne à partir des polyptyques (F), insiste sur le rôle du lot-corvée dans le développement productif et estime que, si la rotation triennale était, elle, bel et bien répandue (mais pas encore générale) dans la région concernée, il n'en allait pas de même de l'assolement, qui se développe à partir du début du Moyen Age classique; A. DERVILLE rappelle rapidement sa position inverse (A), déjà présentée ailleurs en français (RH 280, 1989). De son côté, H. THOEN engage à dater plus anciennement le développement de la Koppelwirtschaft («économie tournante», cette forme d'usage du sol caractérisée par une alternance non annuelle (au minimum tous les deux ans, souvent à des rythmes encore plus lents) de labours et de pâturages (clairement délimités), donnant naissance au «pré arable») pour contester que son développement ait été seulement la conséquence de l'urbanisation puissante: c'est inversement en raison de ses structures agraires et seigneuriales particulières qu'elle a permis et entretenu cette urbanisation. Dans le même sens, A.V. souligne les aspects seigneuriaux de la genèse des villes en Flandre et les rapports entre celles-ci et leurs marchands d'une part, et la seigneurie foncière et ses dépendants d'autre part (A). La dernière étude porte sur un autre espace-temps (Cologne à la charnière du Moyen Age et de l'époque moderne) et envisage l'artisanat des armures, dont une partie des tâches était effectuée à la campagne, observation qui permet à H. TAKITA de remettre en cause certaines vues courantes sur le rôle négatif des «métiers» (Zünfte) dans le développement productif.
- 5 Les rapports entre villes et campagnes sont évidemment au coeur de l'histoire des prix agricoles. Tout le monde connaît les doutes émis par G. Duby sur la valeur indicative des séries de prix urbains construites par les historiens quant à la réalité des prix agricoles courants. Mais partant du principe que le prix des grains était le «baromètre socio-économique le plus important de l'époque préindustrielle» et à la suite de D. Herlihy, de ce que «la quantification est le meilleur antidote à l'impressionnisme», mais

reconnaissant toutefois les insuffisances - voire les erreurs - qui ont présidé aux courbes mises en doute par G. Duby, W. BAUERFEIND entreprend de tenter de reconstruire de nouvelles courbes dont l'utilisation serait moins sujette à caution. Deux fonds, jusqu'alors sous-exploités, lui servent de base: les comptes de l'abbaye cistercienne de Heilsbronn (1338-1545 sans lacune) et ceux de l'Hôpital du Saint-Esprit de Nuremberg (à partir de 1430, avec des lacunes), tous deux en Franconie. Tous les prix, exprimés en monnaie de compte dans les sources, sont convertis en florins d'or (Gulden), puis en grammes d'or, et sont ensuite utilisés pour reconstruire une conjoncture agraire entre 1339 et 1640. W.B. discerne huit phases (périodes de hausse puis de baisse, encadrées par deux minima), d'une durée d'environ 40 ans, dans l'évolution des prix du seigle: 1339-1381, 1381-1420, 1420-1465, 1465-1506, 1506-1548, 1548-1578, 1578-1621, 1621-1670. Les années de maxima sont 1367, 1417, 1437, 1502, 1530, 1574, 1601, 1634. Le recours complémentaire à des séries de dîmes (notamment celles de Heilsbronn), indiquant les variations du volume, montre une corrélation forte - mais non systématique - des mouvements à court terme entre eux (flambées des prix lors de baisses brutales du volume perçu, et vice versa). Les autres facteurs retenus pour expliquer des variations (souvent seulement locales) des prix sont les flambées épidémiques et guerrières. Divers éléments de conjoncture (phases d'inflation, etc.) jusqu'alors méconnus sont précisés, mais surtout un rythme d'évolution du prix du pain plus fin et parfois très différent de celui autrefois proposé par W. Abel. En ce qui concerne la méthode de réduction des prix, W.B. rejette la réduction en grammes d'argent fin telle qu'elle est régulièrement pratiquée, en raison de l'instabilité de la valeur de l'argent lui-même. W.B. préconise une réduction en grammes d'or, plus stable, mais en reconnaît tout de même les limites et propose comme base absolue de comparaison le prix du beurre, estimant que son niveau n'est pratiquement pas soumis aux variations de l'offre et de la demande, ni à un progrès technologique durant la période concernée. C'est »l'argent du beurre« de la construction du prix des grains au début de l'ère marchande.

- 6 M. OTHENIN-GIRARD se propose de livrer une étude de micro-histoire rurale concernant quelques villages de la seigneurie de Farnsburg, en Suisse du Nord-Ouest, du milieu du XIVe au début du XVIe s. Classique par certains de ses choix implicites (une conception hypostatique de la paysannerie, consistant en une substance sociale, l'ensemble des paysans, ce qui reste lorsqu'on a enlevé les clercs, les citadins et les nobles; par ailleurs une description successivement de la démographie et des structures sociales, de la parenté, de l'économie, des stratifications sociales), cette étude ne l'est en revanche pas entièrement par ses modes d'approche. M.O.-G. recourt en effet de manière inédite aux nombreux obituaires (Jahrzeitbücher) qui existent encore pour cette région, avec l'idée, d'une part, que le mode de fondation de messes (qui fonde pour qui? Avec qui?) peut servir d'indicateur d'intensité des rapports sociaux impliqués dans celle-ci (parenté, métier, etc.). D'autre part, les obituaires enregistrent les fonds sur lesquels pèsent les rentes obituaires et la circulation de ceux-ci; ils s'avèrent ainsi être également des sources importantes, quoique jusqu'alors fort négligées, pour l'histoire agraire, permettant par exemple de suivre la circulation des terres au sein d'une communauté rurale. En outre, le choix d'une approche micro-historique, l'attention portée aux aspects de mentalité, aux trajectoires particulières, à l'impact différentiel, sur l'image du social reconstruite par l'historien, de données traditionnellement négligées comme l'âge (c'est-à-dire la période de sa vie auquel se trouve l'individu au moment où il est appréhendé par les sources) et surtout le sexe (la

situation particulière des femmes est systématiquement envisagée), le souci d'emprunter à l'aide des travaux disponibles beaucoup des pistes ouvertes par la recherche médiévale récente (très riche bibliographie allemande, suisse, française, anglo-saxonne, italienne, etc.), tout ceci contribue à faire de ce livre un ouvrage très riche. Parmi les divers résultats, on retiendra notamment la dimension nucléaire prédominante des ménages corrélée avec une faible intensité des relations parentales (au-delà du groupe domestique) qui déplace les fonctions de solidarité vers des groupes plus larges et non parentaux (amis, voisins, Église, groupes constitués); les pratiques dotales et successorales ne sont que survolées, mais il apparaît bien que l'on n'a pas affaire à des groupes de filiation dont toutes les stratégies sont orientées vers la patrimonialisation des terres: l'important semble plutôt être la concentration des terres - une stratégie dans laquelle la succession en ligne masculine n'a absolument aucun caractère de nécessité; on pourra aussi noter cette «aristocratie» rurale que semblent constituer les meuniers (riches, endogames et pourvus de relations et fonctions locales comme il apparaît dans l'étude d'une «dynastie» meunière du milieu du XVe au début du XIIe s.) ou encore les interrogations de M.O.-G. sur la possibilité et même l'opportunité de tenter de reconstruire une stratification sociale, qui ne livre en général qu'une image statique, où le sexe et l'âge ne sont pas pris en compte. Au bout du compte, on peut considérer que l'on a là une bonne «micro-monographie locale».

7 Joseph MORSEL